DISCOURS PRONONCÈS DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE, LE LUNDI 26 JUIN 1758 ALA…

Jean Baptiste : de La Curne de Sainte-Palaye

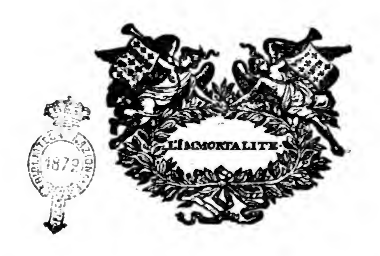


DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Le Lundi 26 Juin M. DCC. LVIII.

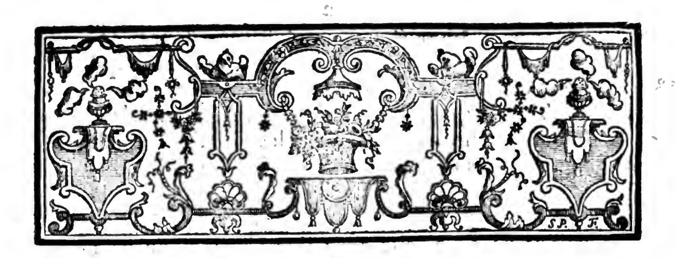
A LA RECEPTION

DE M. DE LA CURNE DE SAINTE-PALAYE.



A PARIS, AU PALAIS,
Chez BRUNET, Imprimeur de l'Académie Françoiſe.

M. DCC. LVIII.



M. DE LA CURNE DE SAINTE-PALAYE *ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de M.* DE BOISSY, *y vint prendre séance le Lundi 26 Juin 1758, & prononça le Discours qui suit.*

MESSIEURS,

J'AI long-temps desiré la grace que vous m'avez accordée, j'ai travaillé constamment à la mériter ; la persévérance de mes desirs & la continuité de mes travaux sont les garants de ma reconnoissance. Permettez que je renferme dans ce peu de mots le remerciment que je vous dois.

Ceux qui jusqu'à ce jour ont eu à peindre les sentimens qu'excitoit en eux l'honneur d'être assis parmi vous, ont employé des couleurs qu'il me siéroit mal de vouloir imiter. Les fleurs dont ils ont su parer leur hommage, ne se cueillent que dans les champs de la Littérature polie que j'ai

cessé depuis long-temps de cultiver, pour m'occuper uniquement à défricher un sol aride qui produit à peine quelques fruits sauvages.

Tandis que M. de Boissy formoit son talent pour le genre comique, sur les grands modèles qu'Athènes & Rome nous ont laissés; qu'il s'approprioit le sel d'Aristophane, mais en le corrigeant; la plaisanterie de Plaute, mais en la purgeant de ce qu'elle a de licencieux & de bas; l'élégante simplicité de Terence, mais en l'égayant; tandis qu'il éclairoit son goût par la lecture des bons ouvrages écrits en notre langue, & qu'il puisoit dans les vôtres, MESSIEURS, cette pureté de style qui fait un des principaux caractères des siens; tandis que chaque année son génie aussi varié que fécond enrichissoit la Scène de quelques productions nouvelles, toujours applaudies pour la facilité du dialogue, la vérité des portraits, la convenance des sentimens & la décence des mœurs: je me consacrois à un travail obscur, dont les progrès ne deviennent sensibles, qu'après plusieurs années d'une profonde retraite & d'une application continue; peu brillant dans ses effets, parce que les avantages qu'il procure ne paroissent liés ni avec les besoins, ni avec les amusemens de la Société; enfin peu séduisant, puisqu'il semble ne promettre d'autre récompense que la réputation d'Ecrivain laborieux.

Telle étoit, MESSIEURS, l'idée que je me faisois moi-même de mes études, lorsque je commençai à m'y livrer: je ne prévoyois pas qu'elles

duſſent jamais attirer ſur moi vos regards. Mais pour l'encouragement des Lettres, vous aimez à rappeller de temps en temps à ceux qui les cultivent, qu'aucun genre de mérite littéraire n'eſt exclus de votre Sanctuaire; que le Parnaſſe François étant l'image de celui de l'Antiquité, où les neuf Sœurs, malgré la diverſité de leurs talens, ſe réuniſſoient ſans diſtinction, toutes les places n'y ſont pas reſervées aux dons ſublimes de l'Orateur & du Poëte; & qu'ici, Clio conſerve toujours le droit de s'aſſeoir entre Melpomene & Polymnie.

En nommant la Muſe de l'Hiſtoire, j'ai nommé celle qui depuis ma première jeuneſſe a ſeule été l'objet de mon culte; celle qui daigna couronner mes premiers eſſais, en m'aſſociant à une Compagnie célèbre, où depuis trente-cinq ans je vois des Savans modeſtes, rivaux ſans jalouſie, ſe communiquer ſans oſtentation, dans des Conférences que l'union des Membres rend toujours pacifiques, les fruits de leurs études qui embraſſent tous les pays & tous les temps. Que ne leur dois-je pas? Entraîné par un zèle ardent pour tout ce qui peut intéreſſer notre Nation, je m'appliquois alors à l'Hiſtoire de France: dès que l'Académie des Belles-Lettres m'eut adopté, le deſir de juſtifier ſon choix enhardit mon courage, & m'inſpira le deſſein d'étudier nos Monumens hiſtoriques ſur un plan beaucoup plus étendu que n'avoient fait encore ceux qui ont couru la même carrière. Je me propoſai, non de lire ſimplement des faits, mais de recueillir en les liſant tous les traits relatifs aux

usages, aux mœurs, aux loix, au gouvernement, aux droits de la Couronne, & d'en composer un corps d'antiquités Françoises. L'histoire d'un Peuple consiste moins dans le récit de ce qu'il a fait, que dans la peinture de ce qu'il a été.

Pour remplir un dessein si vaste, ce n'étoit pas assez de dépouiller les volumes immenses des Pithou, des Duchêne, des Sirmond, des Lecointe, des Mabillon & de plusieurs autres que l'Impression a mis entre nos mains; je jugeai que je devois y joindre les Manuscrits François du XI, du XII & du XIII. Siècle. Ce sont des Romans pour la plupart, & des Poësies de différentes espèces; ouvrages à peine connus de nos jours, où l'Italie moderne a néanmoins puisé une partie des richesses de sa langue, où ses plus grands Ecrivains ont pris des leçons pour devenir nos modèles; ouvrages auxquels l'Europe ne doit pas moins la renaissance des Lettres, qu'au retour des Arts de la Grèce dans nos Contrées; ouvrages enfin dont la lecture est nécessaire à quiconque veut suivre les progrès de l'esprit en France, & connoître notre Histoire comme Varron connut celle des Romains.

Ces Auteurs de Romans & de Poësies n'eurent point, il est vrai, le talent d'embellir ni d'aggrandir la nature; leur génie borné ne se porta jamais au-delà des objets qui leur étoient familiers. Tout frappoit leurs yeux, rien n'échauffoit leur imagination. Mais cette exactitude froide & servile garantit la vérité des faits & des détails qu'ils nous ont conservés; & ces faits, ces détails sup-

pléent plus abondamment qu'on ne penſe à la ſécchereſſe des Chroniqueurs.

Au premier regard que je jettai ſur cette foule de Manuſcrits, je fus effrayé de la barbarie du langage. Arrêté à chaque pas dans ce labyrinthe ténébreux, combien de fois j'ai regretté que quelque homme de Lettres, plus digne d'être le rival de Ducange, n'en eût pas applani les routes! J'oſai le tenter : cette entrepriſe me parut un préliminaire eſſentiel ; je l'enviſageai d'ailleurs comme un moyen de multiplier, ou plutôt de faire revivre parmi nous les amateurs des antiquités Françoiſes. Dès-lors renonçant pour moi-même à l'honneur des découvertes, je me bornai à celui de les faciliter à nos neveux, par la rédaction d'un Gloſſaire que je ne crains pas d'annoncer comme un des plus amples qu'ait eu juſqu'à préſent aucune langue de l'Europe. Si j'ai eu le bonheur de réuſſir, ils me ſauront gré d'avoir arraché les épines qui couvroient tant de matériaux de notre Hiſtoire. C'étoit le ſeul obſtacle qui reſtât à vaincre, aujourd'hui que nous voyons ces précieux matériaux, amaſſés par des mains ſavantes, former de magnifiques collections, ſuivant le projet qu'en avoit conçu l'immortel Roſny, & cet illuſtre Magiſtrat qui partage avec votre Fondateur la reconnoiſſance des Muſes Françoiſes.

Vous entrez, MESSIEURS, dans les vues de Seguier, en accueillant un ouvrage entrepris pour éclaircir des monumens qu'il vouloit raſſembler, & dont une partie enrichiſſoit déja ſa Bibliothè-

que ; un ouvrage qui par ſon objet, par ſa forme & par les combinaiſons qu'il exige, a tant de rapport avec vos exercices, & qui peut-être ne ſera pas inutile à votre gloire. La comparaiſon que l'on fera bientôt d'un Gloſſaire barbare qui repréſente la langue telle que la parloient nos Peres au temps où elle a été formée, avec ce Dictionnaire dans lequel vous avez conſigné toutes les richeſſes qu'elle a depuis acquiſes, ne ſervira qu'à mettre en évidence ce qu'on doit aux grands Hommes qui l'ont amenée par degrés au point où elle eſt parvenue, & à ceux qui ſavent l'y maintenir.

Qu'étoit-elle en effet à ſa naiſſance, & qu'a-t-elle été dans ſes premiers accroiſſemens, cette Langue aujourd'hui ſoumiſe ſans contrainte aux loix d'une Grammaire qui règle la marche de l'eſprit, & n'en gêne pas l'eſſor ; cette Langue élégante & nombreuſe qui joint la préciſion à la clarté, les graces à l'énergie, qui ſe plie à tous les ſtyles, à tous les tons, qui ſait tout exprimer & tout peindre, qui ſuffit aux beſoins de la Raiſon, du Génie & du Sentiment ? C'étoit un alliage confus d'idiomes mal aſſortis, un amas de mots brutes & ruſtiques, dont l'ortographe, la prononciation, le ſens même ne furent jamais fixes ; un jargon informe, ſans règles & ſans principes, portant l'empreinte de cette Anarchie féodale qui méconnoiſſoit les Loix, ou tendoit à les détruire ; enfin un aſſemblage monſtrueux d'alluſions froides, de métaphores abſurdes, d'allégories outrées, de

figures de toute eſpèce entaſſées ſans ordre & ſans intelligence. Cette Langue, s'il eſt permis de l'appeller de ce nom, je l'ai priſe au berceau, je l'ai ſuivie dans ſon développement ; & le Gloſſaire que je me propoſe de donner au Public eſt le réſultat de mes recherches : vous l'avez conſiderée, MESSIEURS, dans ſon âge mûr, & votre Dictionnaire la montre dans ſon état floriſſant.

Quelle ſera donc la ſurpriſe des ſiècles futurs à la vue du contraſte que leur offriront les deux Tableaux rapprochés l'un de l'autre ! Ils demanderont comment a pu s'opérer dans une Langue eſſentiellement la même, un changement qui la dénature. La révolution, pouvons-nous répondre par avance, eſt arrivée depuis que l'Etat n'a plus qu'un centre, les Grands qu'un intérêt, la Nation qu'un eſprit ; depuis que l'autorité légitime a repris ſes anciens droits, & que les Sujets plus heureux à l'ombre du Trône ont pu cultiver les Arts, & cueillir ces fruits de la Paix que les diſcordes inteſtines étouffoient jadis dans leur naiſſance. Ainſi, pendant que Louis XIV. affermiſſoit le pouvoir ſuprême relevé par Louis XI, Peliſſon, Racine & Flechier faiſoient voir dans ſa perfection une Langue qui, ſous la plume de Commines, ſortoit à peine du chaos.

Dans ce renouvellement qui tient du prodige, on reconnoît, MESSIEURS, l'influence qu'eut à la fois ſur le monde politique, & ſur le monde littéraire, le ſyſtême de gouvernement enfanté par le génie du Cardinal de Richelieu. Ce ſyſtême a

rehaussé la Nation entière; il a réconcilié les Etats sans les confondre; il a rendu les routes de l'honneur également accessibles à tout François. Si la Société a des douceurs & des avantages ignorés de nos pères; si les plaisirs se sont épurés en se multipliant; si les Arts ont fixé parmi nous leur séjour; si les Muses auxquelles François I. ne donna qu'un azyle ont maintenant des Temples; si les talens, le sçavoir, & plus encore les vertus sont aujourd'hui des titres; si ces titres ont mis entre les Citoyens une proportion, un équilibre inconnus à des siècles barbares, tant de biens que nous ne sentons pas assez sont des conséquences de ce systême. Richelieu qui les avoit prévus, pressentit en même temps que la Langue d'un Peuple tranquille, savant & poli, seroit bientôt digne, seroit bientôt capable d'être fixée; & c'est à vous, Messieurs, qu'il a confié ce soin en vous établissant.

Nous le savons trop; lorsque par des progrès insensibles les choses humaines ont atteint le terme prescrit à leur accroissement, l'activité qui les y conduisoit les pousse au-delà du but: il avoit fallu de la force pour les y porter; il en faut pour les y retenir. Et si les Langues vivantes sont assujeties comme tout le reste à ce principe général d'altération, elles ont de plus à se défendre contre les entreprises du mauvais goût, & contre l'abus que l'on fait souvent des droits réels de l'Usage; elles ont à combattre jusqu'au Luxe, dont la contagion s'étend des mœurs aux idées & des idées au style.

Ainſi dégénéra cette Langue à peine inférieure à celle d'Athènes, que Rome avoit ſu ſe former : Seneque trouvoit l'éloquence de Ciceron trop ſimple, pendant que ſon Elève faiſoit dorer les Statues de Lyſippe; & peu d'années après, les Auteurs du ſiècle d'Auguſte furent ſeulement connus de ceux qui ſe piquoient d'érudition. Nos grands Ecrivains auroient-ils donc à redouter le même ſort ? Et faudra-t-il un jour que des François étudient Boſſuet & Fenelon pour les entendre ?

Cet exemple peut allarmer ; mais outre que l'expérience nous inſtruira ſans doute, la deſtinée de notre Langue eſt entre vos mains; & les efforts que vous ferez, MESSIEURS, pour la conſerver, ne trouveront point en nous l'indifférence que ſentoit pour la Langue Latine cette multitude d'étrangers, qui portoient le nom de Romains ſans avoir l'ame Romaine. Si le zèle pour la gloire nationale peut jamais ſe perpétuer ſans s'affoiblir, c'eſt dans une Nation véritablement une, telle qu'eſt devenue la nôtre depuis que le règne de Louis le Grand a juſtifié la politique du Cardinal de Richelieu.

Sous cette époque glorieuſe tout prit une face nouvelle : il partit du Trône un rayon de grandeur qui devint l'ame univerſelle de cet Empire. Le mouvement imprimé par la puiſſante main de Louis XIV. dirigea vers l'utilité générale tous les courages, tous les talens, tous les Arts. Le caractère de la Nation fut terminé : la France connut ſes forces; & Louis le Grand fit le deſtin de

ſon ſiècle. Pour célébrer les merveilles de ſon règne, tous les tréſors de l'Eloquence & de la Poëſie ſe ſont épuiſés, mais ſon éloge ne l'eſt pas encore. La récompenſe des Souverains nés pour la gloire, ou pour le bonheur de leurs Peuples, eſt cette immortalité qui les rend à jamais préſens ſur la terre : leurs noms attachés à leurs actions, dont la mémoire ſe tranſmet d'âge en âge, ſont conſacrés par la reconnoiſſance, ou par l'admiration des hommes qui recueillent les fruits de leurs bienfaits, ou qui reſſentent les effets de leur puiſſance.

Ce furent là les titres de Louis XIV. Le digne héritier de ſes vertus & de ſon ſceptre aura les mêmes droits ſur l'hommage de nos Succeſſeurs. Comme nous, ils aimeront à repréſenter cette majeſté tempérée par la douceur, qui attire également & l'amour, & le reſpect : ils s'empreſſeront à rappeller ſon équité, ſa modération, ſa tendreſſe pour ſes Peuples, ce noble déſintéreſſement qui caractériſe l'ame vraiment héroïque, & dont les vues bienfaiſantes embraſſent l'Univers. Diſons tout en un mot ; ceux qui dans la ſuite eſſaieront de peindre LOUIS & ſon auguſte Biſayeul, ſe plaindront ainſi que nous, de ne pouvoir s'acquitter à leur gré du tribut d'éloge qui, dans les ſiècles les plus reculés, ſera dû à ces deux Monarques ; tous ſe réduiront à féliciter l'Académie Françoiſe, d'avoir à la tête de ſes Protecteurs un Auguſte & un Titus.

Réponse de M. l'Abbé ALARY, *au Discours de M.* DE LA CURNE DE SAINTE-PALAYE.

MONSIEUR,

Dès les premiers pas que vous avez faits dans la carrière de la Littérature Françoise, vous avez eu le droit de prétendre à la place que vous venez occuper aujourd'hui. Un Glossaire de notre ancienne Langue, travail de quarante années, continué sans interruption, ne méritoit pas une récompense moins éclatante.

Voilà, MONSIEUR, les titres que vous nous apportez; l'Académie peut-elle en exiger de plus solides & de plus utiles pour son objet principal?

A la renaissance des Lettres, on ne regardoit comme érudition, que la connoissance exacte des Antiquités Grecques & Romaines. Les Savans ne s'occupoient que de l'intelligence parfaite de ces deux Langues, & de l'Histoire de ces deux Peuples. La nôtre nous étoit presque inconnue. D'épaisses ténèbres couvroient les premiers siècles de nos Annales; mais une foible lumière qu'entrevirent quelques-uns de nos Compatriotes, fit naître en eux le desir de n'être plus étrangers dans leur propre Pays.

Quel courage ne fallut-il pas pour forcer les

barrières du préjugé, pour ſe faire des routes dans des forêts impénétrables, pour remettre en valeur des Terres abandonnées depuis long-temps? Eh! quel autre but pour des travaux ſi pénibles, que l'eſpérance incertaine de ſe faire un nom dans la poſtérité, devenue plus éclairée ſur ſes véritables intérêts?

En effet, quel avantage pour un Peuple de connoître l'origine de ſes Loix, l'établiſſement de ſes uſages, la forme primitive de ſon gouvernement! Pourra-t-il y parvenir tant qu'il ignorera la vraie ſignification des termes les plus anciens de ſa Langue?

Ce fut dans cette vue que les du Belley, les Paſquier, les Fauchet, conſacrèrent les premiers leurs veilles à l'éclairciſſement de nos Antiquités. Leur exemple fut ſuivi par les Mabillon, les du Cange; mais toutes leurs recherches n'auroient pas ſuffi pour l'intelligence des plus précieux Monumens de notre Hiſtoire.

Il vous étoit réſervé, MONSIEUR, de concevoir & d'exécuter le projet de rendre ces tréſors publics. Vous en avez trouvé le ſeul moyen; les difficultés les plus rebutantes n'ont point refroidi votre zèle, toujours animé par l'utilité & par l'importance de votre travail.

Si vous avez paru l'interrompre quelquefois pour vous ſoumettre aux loix que vous impoſoit votre Compagnie, vous avez choiſi pour la matière de vos Diſſertations des ſujets qui concouroient toujours à votre premier but. Vous nous

avez donné des notices exactes de nos Historiens les plus célèbres. Vous nous avez dévoilé cet établissement politique & militaire, connu sous le nom d'ancienne Chevalerie ; vous avez tiré de l'obscurité ces vieux Romans, fidèles dépositaires des mœurs de notre Nation; vous nous avez prouvé enfin qu'avec du courage & de la sagacité il pouvoit résulter de grands avantages des lectures que l'on regarde ordinairement comme les plus frivoles.

Vous ne vous ètes pas contenté, MONSIEUR, des secours que vous pouviez trouver dans votre Patrie ; vous avez passé deux fois les Alpes. Le Vatican vous a laissé examiner scrupuleusement ses Manuscrits les plus rares : Florence ne vous a rien caché de ses dépôts littéraires. Le mérite modeste, ennemi de toute ostentation, vous a servi d'introducteur auprès de tous les Savans d'Italie. Ce que l'Eglise a de plus éminent, a recherché & voulu conserver votre amitié ; tous ont reconnu que ce n'étoit pas le desir de la célébrité qui animoit votre entreprise ; & la noblesse de votre motif a déterminé à vous communiquer, sans réserve, tout ce qui pouvoit enrichir vos Recueils.

Vous ètes revenu chargé de ces dépouilles dont vous seul étiez en état de faire usage, & les premiers inventeurs de notre ancienne Poësie devront à vos soins de revoir une seconde fois le jour. Je ne parle qu'après les Italiens eux-mêmes, ces justes appréciateurs du savoir & des talens. Ils ont rendu publique l'impression que vous leur aviez faite, en

vous dédiant leurs ouvrages : ils ont voulu les faire paſſer à la poſtérité ſous les auſpices d'un nom qui ne pouvoit manquer d'y parvenir.

Si l'objet de vos études a été d'un genre abſolument différent de celui de votre Prédéceſſeur, vous avez de commun avec lui un caractère & des qualités qui doivent vous rendre extrêmement deſirable dans une Société littéraire. Vos preuves ſont déja faites dans celle où vous avez depuis long-temps autant d'amis que de Confrères. Vous n'y avez point trouvé de rivaux pour la place que vous venez d'obtenir ; tous ont concouru à ſolliciter pour vous la récompenſe dûe à vos veilles & à l'utilité de vos laborieuſes recherches. Vous avez même pu jouir d'avance du plaiſir flatteur de voir notre choix approuvé. Vous avez pu reconnoître que la conſidération ſeule, cet hommage d'autant plus touchant qu'il eſt plus libre, ſuffiſoit pour déterminer nos ſuffrages. Quel bonheur pour la Littérature, ſi tous ceux qui en font profeſſion agiſſoient toujours par les mêmes principes, que vous avez mis ſi heureuſement en uſage. Les talens ne ſeroient point deshonorés par les mœurs, & la vertu deviendroit le caractère diſtinctif de l'Homme de Lettres.

M. de Boiſſy a bien ſuivi ces mêmes maximes ; ſon aſſiduité à nos Aſſemblées nous a confirmé de plus en plus dans l'idée que la voix publique nous avoit donnée de lui. La reconnoiſſance de ſes Concitoyens pour le grand nombre de Pièces dont il avoit enrichi différens Théatres, & dont

plusieurs avoient eu le plus grand succès, ne nous avoit imposé en rien sur le mérite du Candidat qu'elle nous présentoit.

Egalement recommandable par son respect pour la Religion, par l'exactitude de sa conduite, & par la fécondité de son imagination, il s'est uniquement restraint dans ses Comédies à peindre les ridicules; il a toujours évité ces personnalités offensantes, qui ne décèlent que la malignité de l'Auteur, sans contribuer en rien à corriger les défauts du siècle.

Esprit sage & modéré, il préféra le mérite de plaire à celui d'étonner; il fut plus flatté de l'estime que de l'admiration; il aima mieux se faire rechercher par la douceur & par la sûreté de son commerce, que de briller par ces éclairs frappans par leur vivacité, mais rarement subordonnés à la justesse. Il répandit des graces dans toutes ses productions, de la gayeté & de l'enjouement, sans jamais abandonner la décence. Faut-il être surpris du grand nombre d'amis qu'il s'étoit acquis? Auteur sans présomption, Poëte sans jalousie, on ne voyoit rien en lui qui n'inspirât de la confiance, & qui ne fît désirer sa Société.

Si nous le regardons comme Académicien, il a toujours paru dans nos Assemblées concourir à nos travaux avec zèle; mais plus attentif à bien connoître l'opinion des autres, qu'à soutenir la sienne avec chaleur, il se soumettoit sans répugnance dès qu'il croyoit entrevoir la vérité; il renonçoit avec modestie à l'honneur frivole de la découverte,

pourvu que l'avis le mieux fondé prévalût. Plus il eſt rare de trouver dans les diſputes littéraires une douceur ſi déſirable, plus nous devons regretter un Confrère qui nous a laiſſé un exemple ſi avantageux, mais en même temps ſi difficile à ſuivre.

Il ne le ſera pas pour vous, MONSIEUR, vous pourriez ſervir de modèle dans le même genre. Vous nous dédommagerez de notre perte autant par votre aſſiduité, que par l'étendue & par la variété de vos connoiſſances. Venez jouir avec nous de la diſtinction flatteuſe d'avoir notre Souverain pour notre Protecteur : il eſt au-deſſus de tous les éloges; il n'eſt ſenſible qu'au ſurnom de Bien-Aimé, le ſeul qui doive être déſiré par les Rois qui ne connoiſſent que la véritable gloire.

